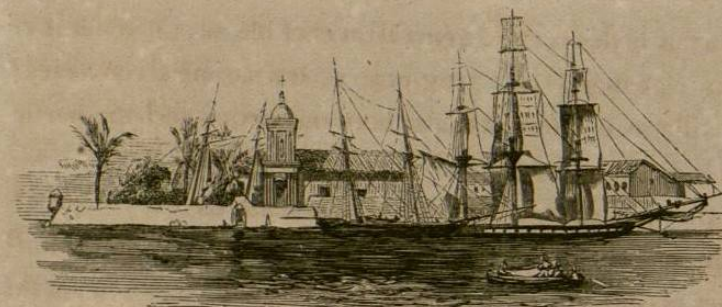
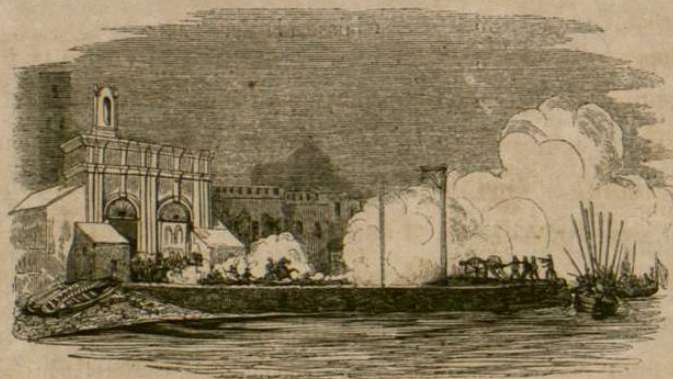


pouvait le désirer : le général en chef blessé, un général et son état-major faits prisonniers, les parapets renversés, l'artillerie enclouée et mise hors de service, et une partie de la caisse militaire tombée en notre pouvoir.

On n'a pas eu à déplorer le plus léger excès, le marché était approvisionné, les marins venaient d'éprouver de longues privations, ils ne prirent rien; les vaincus, touchés de cette discipline, offrirent quelques fruits à nos soldats qui en acceptèrent une partie.

Cependant la calomnie a cherché à ternir une aussi belle conduite; le général Santa-Anna, dans son rapport, s'est fait l'écho ou l'inventeur des mensonges les plus éhontés qui étonnèrent plus encore les habitants de la Vera-Cruz que nos marins.



## CHAPITRE XV.

Anton-Lizardo.

Les embarcations ramenèrent, tant au fort qu'aux différents navires dont elles faisaient partie, les artilleurs et matelots; l'amiral Baudin, en revenant de la Vera-Cruz, était monté à bord de la *Créole*, il félicita avec effusion le prince de Joinville de sa conduite dans la ville, et adressa des éloges également mérités à tous les officiers qui se trouvaient présents.

A peine le dernier canot fut-il arrivé à sa destination, que la brume, chassée par un vent léger de S. E., se dissipa en quelques minutes et le soleil recommença à briller de tout

son éclat; l'occasion était trop belle pour ne pas détruire la caserne qui, dans le cas où une seconde attaque sur la Vera-Cruz deviendrait nécessaire, pouvait, à défaut des forts détruits par l'armée française, servir de forteresse facile à rendre inexpugnable, si les Mexicains introduisaient de nouvelles troupes dans la ville. Une canonnade bien dirigée partit de la *Créole* et des brigs le *Voltigeur*, le *Cuirassier* et l'*Eclair*, mouillés également sous le fort d'Ulúa; celui-ci joignit ses feux à celui des navires, et une grêle de boulets tomba dans la caserne, sur laquelle, pendant deux heures, on continua à tirer; ce fut le coup de grâce pour la ville, désormais hors d'état de se défendre; abandonnée par les Mexicains, qui se retirèrent dans la journée à deux lieues environ, au milieu des collines de sable qui bornent la plage au S. O., où ils établirent leur camp dans un lieu nommé *los Positos*.

L'amiral, avant de retourner à bord de la *Néréide*, fut, accompagné du prince de Joinville, visiter les blessés de la journée, qui avaient été transportés dans le fort d'Ulúa. La blessure de M. de Miniac était grave, la balle n'avait pu être extraite; les chirurgiens décidèrent que l'amputation était indispensable et deux jours après M. Miniac la subit avec une courageuse résignation, quelques maîtres et quelques matelots blessés furent l'objet de l'intérêt le plus vif de la part des visiteurs, ainsi que les artilleurs. MM. Mengin, Maréchal<sup>1</sup> et Lassave avaient déjà eu le premier appareil

<sup>1</sup> M. Maréchal fut nommé capitaine pendant la campagne.

L'infortuné don Blas Godinez était encore dans le paroxysme de la fièvre; amputé depuis peu de temps, il était dans son lit incapable de se mouvoir; aux premiers coups de canon il crut que la ville tirait sur

appliqué sur leurs blessures: l'amiral en voyant la contre-épaulette de M. Maréchal percée d'une balle, lui dit: «Voilà une belle épaulette, mais vous ne la garderez pas longtemps.»

Après avoir prodigué ses consolations aux blessés, consolations toutes militaires, énergiques, simples et qui donnent du courage pour souffrir lorsqu'on sait que l'on souffre pour son pays, l'amiral s'embarqua pour retourner à bord de la *Néréide*<sup>1</sup>, d'où il adressa au général Santa-Anna la lettre suivante:

*Néréide*, Ile Verte, 5 décembre 1838.

Excellence,

Lorsque j'ai reçu hier la lettre par laquelle vous m'annoncez que le gouvernement mexicain refusait d'approuver la convention conclue au sujet de la ville de la Vera-Cruz entre le général Rincon et moi, je me suis empressé de vous faire connaître que *je ne considérais plus les termes de cette convention comme obligatoires pour moi*.

J'ai donc dû détruire aujourd'hui toute l'artillerie des

le fort, et qu'il allait être victime du feu des siens: Otez-moi d'ici, criait-il, dans un délire bien excusable dans l'état où il était, otez-moi d'ici, je ne veux pas mourir par les boulets mexicains. On eut beaucoup de peine à lui faire comprendre que le fort seul tirait sur la ville, et que celle-ci ne pouvait se défendre; il ne revint de sa frayeur que lorsque l'artillerie eut cessé son œuvre de destruction.

<sup>1</sup> En passant près du brig le *Cuirassier*, où l'on avait conduit le général Arista et son état-major, l'amiral donna ordre de conduire le premier à bord de la *Gloire*, et de mettre les officiers mexicains en liberté, à la condition de ne plus servir pendant la durée de la guerre.

forts de Santiago et de la Conception, ainsi que celle des remparts de la Vera-Cruz; tel a été l'objet de mon expédition de ce matin.

Toutefois, V. E. a vu avec quels égards j'ai traité la ville, je n'ai fait tirer que sur les casernes seulement, et la porte de pas une des maisons de la ville n'a été enfoncée, si ce n'est la vôtre.

V. E. qui a été témoin des ravages que j'ai causés à la forteresse d'Ulúa, avec une partie de mes forces seulement, doit comprendre que sa position n'est pas tenable dans la ville de la Vera-Cruz, qui n'a plus d'artillerie pour se défendre, et que je puis écraser quand je voudrai.

J'engage V. E. à réfléchir sur ce sujet, et à prendre le parti que la raison et l'humanité semblent lui dicter dans la circonstance actuelle.

V. E. peut compter d'avance sur ma disposition à me prêter à un arrangement qui, en faisant de la Vera-Cruz une ville neutre jusqu'à la fin de la guerre, préserverait cette héroïque et belle cité des horreurs de la destruction.

J'ai l'honneur de présenter à V. E. l'assurance de ma haute considération.

CHARLES BAUDIN.

Ainsi, l'amiral Baudin conservait, après la prise du fort, après le désarmement de la Vera-Cruz, le même langage qu'avant le commencement des hostilités; c'était toujours la même modération, la même mesure de langage, les mêmes égards pour la nation mexicaine; on a vu déjà combien, malgré la brutalité, on pourrait même dire la barbarie du décret d'expulsion concernant nos malheureux

compatriotes, l'amiral avait conservé de déférence et de considération pour les autorités mexicaines; il est curieux de comparer le langage d'une nation qui se prétend civilisée et qui n'oublie jamais ce titre dans ses relations avec les nations européennes; voici un exemple de sa bonne foi et de l'urbanité de son langage.

*Rapport du général Santa-Anna sur les événements  
du 5 décembre 1838.*

Ministère de guerre et marine.

Commandance générale du département  
de la Vera-Cruz.

Excellence,

A cette heure (deux heures de l'après-midi), j'ai l'honneur de vous faire part, pour le porter à la connaissance de S. E. M. le président, qu'au moment où je reçus ses ordres pour me charger du commandement militaire de ce département, j'envoyai ordre au général don Mariano Arista qu'avec la section<sup>1</sup> sous ses ordres il vînt, à marches forcées, prendre position à Santa-Fe et y attendre mes ordres; je commandai également au commandant militaire de Puente Nacional de se mettre en marche avec rapidité et de se placer sous les ordres dudit général. Sans perdre de temps, je me transportai à la place de la Vera-Cruz, et me chargeant du commandement que me remit S. E. M. le général don Manuel Rincon, je communiquai au contre-

<sup>1</sup> Division sans doute, ou brigade, je traduis *section*.

amiral de l'escadre française le décret souverain qui déclare la nation mexicaine en guerre avec le *gouvernement* français, et la désapprobation de la convention faite avec la place de la Vera-Cruz, le 28 du mois passé. Le contre-amiral me répondit, vers les six heures du soir, hier, *avec arrogance*, que le gouvernement mexicain avait commis une grande faute en déclarant la guerre à la France, que ce procédé pourrait le décider à démolir immédiatement la ville; mais qu'il considérait qu'elle ne devait pas supporter la faute d'une erreur dont il ferait repentir les Mexicains, ajoutant d'autres expressions très-offensantes pour l'honneur national, et les armes que le gouvernement suprême a remises entre mes mains. Je répondis *aux individus* qui apportèrent la dépêche, que j'avais besoin de quelques heures pour y répondre, et on ouvrit en conséquence un pourparler *jusqu'au lendemain huit heures du matin; les envoyés français m'annoncèrent qu'ils en feraient part au chef de l'escadre.*

Vers les huit heures du soir le consul de S. M. Britannique se présenta à moi, il me fit part qu'il s'était transporté à bord du brig le *Cuirassier* et qu'il avait parlé avec M. Baudin qui l'avait chargé particulièrement de me faire une visite et de me protester en son nom qu'il n'avait pas l'intention de diriger son feu sur la place, à moins qu'on ne l'y obligeât par voie de représailles; cependant moi, depuis l'après-midi, j'avais pris mes mesures de précaution et donné, comme point de réunion, la ligne que forment les casernes de la place, et j'adressai à mes compagnons d'armes l'allocution dont j'adresse copie à V. E., et qu'on n'a pas pu imprimer à cause du peu de temps.

Vers les dix heures environ, le général Arista arriva à la place et, ayant combiné les mouvements qu'il devait exécuter avec sa division, il dut passer la nuit dans la place, nos conférences ayant duré jusqu'à deux heures du matin.

Il pouvait être cinq heures et demie du matin lorsque le contre-amiral, chef de l'escadre ennemie, malgré ses protestations, et sans que la place ait donné le moindre motif de provocation, envahit en personne la place à la tête d'une colonne que les uns assurent être composée de *quinze cents*, d'autres de *deux mille hommes*, se dirigeant de suite à surprendre ma personne dans la maison que j'habitais, favorisés par une brume épaisse qui ne permettait pas d'apercevoir les objets à trois pas de distance. Malgré cette première attaque de l'ennemi, je pus tromper son attente, sortant rapidement entre ses coups de fusil et favorisé par ma garde, qui soutenait vivement le feu, je gagnai la ligne des casernes où je commençai à préparer ma résistance.

Enfin la situation où je me trouve en ce moment ne me permet pas de donner à V. E. d'autres détails; je laisse ce soin au chef qui me suppléera dans mon commandement; je finirai en disant à V. E. qu'à la tête d'une colonne, *j'ai eu la gloire de repousser l'invasion*, malgré la réussite de la surprise des ennemis, *les obligeant* à se réembarquer à la bayonnette, leur prenant sur le môle même une pièce de huit, qui sera pour toujours un monument de la valeur des nôtres. *Nous avons vaincu, oui, nous avons vaincu: les armes mexicaines ont obtenu un triomphe glorieux dans la ville, et le pavillon mexicain demeura triomphant; je fus blessé dans ce dernier effort, et ce sera probablement la dernière victoire que j'offrirai à mon pays.*

Lorsque notre vengeance fut satisfaite, et lorsque notre pavillon flottait victorieux sur nos remparts, je crus nécessaire d'évacuer la place, car elle se trouvait tout-à-fait sans défense, et, obéissant aux indications de V. E., j'ai fait retirer toute l'artillerie possible et les autres effets de guerre, laissant le reste hors de service. J'ai planté l'étendard mexicain dans les *Medanos*, à une portée de canon de la ville, et c'est là que vont se réunir toutes les troupes qui se trouvent dans les environs.

Les ennemis, dans leur dépit, ont commencé sur la ville abandonnée un feu extraordinaire d'artillerie, voulant ainsi, les lâches, couvrir leur ignominie. Je ne doute pas du feu sacré qui anime les défenseurs de l'indépendance nationale; je ne doute pas qu'ils sachent conserver intact l'honneur des armes que la nation a mises entre leurs mains pour sa défense; ils n'ont certainement pas besoin de l'exemple que je leur laisse, et je meurs joyeux, parce que la divine Providence m'a permis de consacrer tout mon sang à mon pays.

J'oubliais de dire à V. E. que l'ennemi, dans le moment où il se trouvait dans le plus grand désordre, mit un pavillon blanc dans ses rangs, et ma réponse fut de faire battre la charge, convaincu qu'il ne mérite pas les égards dus aux guerriers des nations civilisées, ayant eu la mauvaise foi de manquer au pourparler qu'il avait ouvert.

Le général Arista ne pouvant sortir promptement de mon habitation, eut le malheur de tomber entre les mains de ces hommes qui désiraient se baigner dans mon sang.

Au moment de terminer ma carrière, je dois exprimer le bonheur que j'ai éprouvé d'avoir vu le commencement de la réconciliation entre les Mexicains. J'ai donné mon dernier embrassement au général Arista, avec qui j'étais malheureusement en mésintelligence, et maintenant j'en envoie un à S. E. le président de la république, comme marque de ma reconnaissance pour m'avoir honoré dans le moment du danger; j'en donne également à tous mes compatriotes, et je les conjure, au nom de la patrie qui se trouve dans un si grand danger, de déposer leurs ressentiments et de s'unir tous, formant un mur impénétrable, sur lequel viendra se briser l'audace française.

Je demande également que mon corps soit enseveli dans ces mêmes *Medanos*, pour que tous mes compagnons d'armes sachent qu'ici est la ligne de bataille que je leur laisse tracée; que dorénavant les plus injustes ennemis des Mexicains ne se hasardent pas à fouler notre sol de leur pied immonde. J'exige aussi de mes compatriotes de ne pas tacher notre victoire en attaquant la personne des Français sans défense, qui, sous la garantie des lois, résident parmi nous, pour qu'ils puissent se présenter au monde, magnanimes et justes, comme ils sont braves défenseurs de leurs droits saints et sacrés.

Que tous les Mexicains, oubliant mes erreurs politiques, ne me retirent pas le seul titre que je veux laisser à mes fils : celui du *bon Mexicain*.

Dieu et liberté.

Quartier-général des *Medanos*, en face la Vera-Cruz,  
5 décembre 1838.

ANTONIO LOPEZ DE SANTA-ANNA.

*A S. E. le ministre de la guerre.*

La position où je me trouve m'avait fait oublier de dire à V. E. que nous avons eu *vingt-cinq hommes tant tués que blessés* en me comptant, et que la perte de l'ennemi a été de plus *de cent qui restèrent dans les rues de la ville, et une multitude de blessés*. En outre, une partie des ennemis se jetèrent à l'eau, et parmi ces derniers, *le contre-amiral Baudin*, et on doit supposer qu'ils ont péri, car ils n'ont pu résister à la charge à la bayonnette de nos soldats.

L. DE SANTA-ANNA.

La relation exacte de l'affaire de la Vera-Cruz a fait justice du rapport du général Santa-Anna; je dois ajouter que la partie saine des Mexicains n'en a jamais cru la moitié. On a vu avec quelle audace on avait pu dénaturer les faits, se vanter à la face d'une nation de prouesses qui peuvent être démenties (comme elles l'ont été en effet), par les témoins même de son parti; mais ce qui semble difficile à croire, ce qui n'est même pas expliqué par la rage des partis, c'est la proclamation suivante attribuée à l'amiral Baudin, rapportée par presque tous les journaux mexicains et qu'on prétend avoir été trouvée dans la poche d'un des officiers français tués dans les rues de la ville de la Vera-Cruz, où il n'en est pas resté un seul, M. Olivier ayant été rapporté au fort. Voici ce précieux document.

Soldats!

Nous sommes envoyés par notre roi pour couronner le prince de Joinville, il faut accomplir notre mission; les Mexicains sont faibles et lâches, pauvres et désunis, par conséquent une guerre de peu de durée suffira pour chasser devant vous, comme des troupeaux, des colonnes entières de ces misérables, et s'ils avaient l'audace de vous résister en face, vous les vaincriez sans le moindre doute. En avant donc, mes amis, accomplissons la volonté de notre souverain en plaçant sur le trône son auguste fils, et en mettant à ses pieds les poltrons et les fanfarons enfants du Mexique. Le seul fait d'obéir à son roi suffit pour stimuler le soldat français; mais dans cette guerre, vous trouverez d'autres avantages: le Mexique abonde en belles femmes, elles vous appartiennent par droit de conquête; rappelez-vous l'Espagne et les avantages que vous y avez trouvés; si le gouvernement est pauvre, les particuliers ne le sont pas, leurs biens vous tomberont en partage. Barbares et ignorants, ils ont un luxe extrême dans leurs églises où existent des trésors immenses, ils seront à tous; en formant de bons théâtres dans ces églises, vous leur donnerez l'illustration dont ils manquent. Pays abondant en campagnes fertiles, les laboureurs seront vos esclaves et la culture des champs vous rendra riches; vous prendrez possession de leurs mines, et l'or et l'argent abonderont dans votre pays. Enfin, Français, les délicieuses campagnes de l'Italie ne vous présentèrent pas tant de charmes que l'entreprise actuelle; volons, volons,

pour la consommer et jouir des plaisirs dont elle va vous mettre en possession.

CHARLES BAUDIN.

C'est trop stupide pour s'en fâcher, trop odieux pour en rire.

L'exaspération était au comble à Mexico, mais c'était une passion factice et entretenue par les personnes qui croyaient tout gagner à la guerre, en parlant d'enrôlements volontaires, de levées en masse; on parodiait ainsi les époques de sublime enthousiasme de l'enfance ou de la régénération des peuples; l'issue en fut bouffonne; les patriotes furibonds voulaient exterminer les Français, mais seulement quand ceux-ci viendraient en terre tempérée; ils ne voulaient pas aller à la Vera-Cruz pour les combattre, la fièvre jaune les effrayait, mais non les boulets. En conséquence, personne ne bougea.

Le 5 décembre, l'escadre appareilla pour se rendre à l'excellent mouillage d'Anton-Lizardo. Le fort en notre possession, la ville de la Vera-Cruz évacuée et désarmée, ne permettait aux Mexicains d'entreprendre aucune démarche hostile contre notre escadre; la saison bien avancée faisait un devoir à l'amiral de prendre les plus grandes précautions pour la conservation de l'escadre. La rade d'Anton-Lizardo offrait toute la sûreté qu'il pouvait désirer. Cependant une partie des forces seulement fut dirigée sur ce point; on laissa quelques navires mouillés sous le fort de Saint-Jean d'Ulúa, et à l'île Verte, deux brigs pour croiser, la *Fortune* restant toujours avec les malades à Sacrificios.

Une caisse appartenant au trésor de l'armée mexicaine avait été saisie dans la maison de Santa-Anna; elle contenait une somme modique, 12,000 fr.; selon les lois de parts de prise, elle devait être distribuée aux équipages; l'amiral, dans un ordre du jour, proposa de distribuer cette somme entre les blessés; il laissait le choix à ceux des matelots et artilleurs valides qui voudraient réclamer leur part de le faire, personne n'y songea.

Une grande difficulté allait cependant se présenter: le décret d'expulsion avait été mis à exécution avec toute la rigueur possible; les Français allaient arriver en grand nombre à la Vera-Cruz, et il s'agissait de les loger, de les nourrir, et de leur trouver passage pour deux des points du golfe du Mexique selon leurs demandes, afin que de là ils pussent ou regagner la France, ou attendre les événements; la Nouvelle-Orléans et la Havane étaient les deux seuls points où on pouvait les transporter; plusieurs navires de commerce se trouvaient à la Vera-Cruz, tant de ceux qui étaient venus porter des vivres à la division, que de ceux qui, venus avec l'espérance de pouvoir négocier après les événements, avaient apporté des cargaisons. L'*Isambert* du Havre, le *Rubens*, la *Louise-Thérèse*, la *Jeune Eveline* et quelques autres se trouvaient prêts à recevoir nos compatriotes aussitôt qu'ils arriveraient; il était important de les évacuer sur-le-champ, autrement la disette se serait mise dans l'escadre; on avait bien trouvé de l'eau dans les citernes du fort, mais elle suffisait à peine à la consommation de la garnison pendant quatre mois, et il était important de se ménager cette ressource; on ne savait pas le temps que pourrait durer l'oc-